

Pascale Kramer

L'implacable brutalité du réveil

roman



MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

RETOUR D'URUGUAY, 2003 (repris en Folio n° 4301)

L'ADIEU AU NORD, 2005

FRACAS, 2007

Chez d'autres éditeurs

MANU, Calmann-Lévy, 1995

LE BATEAU SEC, Calmann-Lévy, 1997

ONZE ANS PLUS TARD, Calmann-Lévy, 1999 (repris en Folio n° 3444)

LES VIVANTS, Calmann-Lévy, 2000 (repris en Folio n° 3738)

« Préambule à la barque » (nouvelle), *in* « DOCUMENT », STÉPHANE ZAECH,
Éditions Art et Fiction, 2002

L'IMPLACABLE
BRUTALITÉ DU RÉVEIL

Pascale Kramer

L'IMPLACABLE
BRUTALITÉ
DU RÉVEIL

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2009.

À Milan Janic, sain et sauf

I

Été 2004, Sherbourne Drive.

Tout était absolument calme. La surface presque immobile de la piscine berçait le reflet du ciel et des galeries. Alissa y poussa du bout du pied un sachet de bonbons que quelqu'un avait laissé traîner dans les galets le long du mur des remises. Presque nue dans ses bras, Una tétait, poings crispés. L'effort tuméfiait son visage de sang sous la curieuse constellation de minuscules points blancs qui affleurait autour du nez. Alissa se concentra sur le mâchonnement des gencives dont la sensation mouillée la troublait. Au creux de sa main se soulevait doucement la cage de côtes menues sur lesquelles plissait la chair. Leurs peaux collaient un peu. La petite devait avoir chaud elle aussi, mais Alissa ne se décidait pas à l'emmener à nouveau dans l'eau, son regard laiteux et son affolement de souris l'avaient frappée d'une conscience tellement angoissante du rien qu'était encore cette vie dont elle avait désormais la charge.

Le portable était resté à l'entrée du bassin, près de la palissade en bois qui cachait les poubelles sous une poussée de

jasmin. Alissa l'avait posé là tout à l'heure pour que Richard puisse les entendre se baigner et les encourager de son rire râpeux comme une toux dans le mauvais écho du haut-parleur. C'était une heure plus tôt. Alissa n'avait parlé à personne depuis, il n'y avait pas eu le moindre mouvement derrière l'écran grisâtre des moustiquaires, comme si le temps se dévidait lentement au seul bruit de vibration des climatiseurs. Ils avaient emménagé la semaine précédente. Ses parents étaient venus les aider le week-end, le frère de Richard avait passé la soirée à monter les étagères et la nuit sur le canapé d'où il avait plaisanté tard à travers la paroi. Rien ne laissait présager alors qu'il n'y aurait personne dans la chaleur blanche et bleue de la résidence pendant les longues heures silencieuses qu'il faudrait passer auprès d'Una. Alissa était seule pour la première fois, à vingt-sept ans, seule comme on l'est quand personne ne vous regarde. Elle n'arrivait pas encore à mettre de mots sur le silence de cette absence de regards.

Una s'endormait, le visage tordu dans le moelleux du sein. Alissa l'écarta délicatement et la coula dans la coque ronde du couffin en rajustant son maillot sur le mamelon durci. La mollesse ratatinée, désarticulée, du petit corps et le ballonnement de la tête endormie lui procurèrent une sensation désagréable dans les mains. Il était à peine trois heures, l'air était sec. Un lourd scarabée chocolat survolait la chaleur des dalles dans un bruit très agressant de ventilateur. Alissa l'expédia loin d'elle d'un coup de magazine. Son humeur vacillait. Elle se releva de la serviette sans savoir que faire. La piscine était désormais dans l'ombre pour moitié, selon une diagonale crénelée au fond de laquelle le bleu plus sombre

révélaient des craquelures blanches. Alissa se glissa dans l'eau en creusant frileusement le ventre et traversa le bassin peu profond pour récupérer le téléphone qu'elle trouva d'une chaleur obscène. Sa mère ne l'avait toujours pas rappelée. Alissa voulut se convaincre que son oppressement venait de là : sa colère d'être soudain laissée dans un tel abandon. Elle se savait un droit à la colère contre sa mère, c'était un privilège inusable d'aimée. Dans l'inquiétude du moment, c'était un secours. Elle recomposa le numéro, tomba à nouveau sur la messagerie, pria sa mère de rappeler, vite, d'une voix où se faisaient bien sentir l'impatience et la plainte, malgré l'habituel *baiser et je t'aime*.

Lorsqu'elle ressortit du bassin, un homme aux épais cheveux sombres rabattus en arrière fumait en les observant de la rambarde du deuxième étage. Un discret dessin de ronces se mêlait à la toison éparse de son torse nu. Il la salua de la tête puis eut un mouvement de chat pour déplacer son appui d'un coude sur l'autre et lever sa cigarette en direction du couffin, en signe d'excuse ou d'interrogation. Alissa se contenta de hausser les épaules. Cette présence réveillait désagréablement sa vigilance. Elle se détourna pour nouer sa serviette, coinça les magazines sur le côté du couffin et remonta à l'appartement en surveillant les bords de la piscine par les intervalles entre les marches de l'escalier en colimaçon. La galerie sonnait creux sous ses pieds ; elle était éclatante de lumière, et Alissa eut l'impression d'un souffle sombre lorsqu'elle poussa la porte de chez elle. Leur appartement, tout au bout et perpendiculaire à la galerie, était le seul qui ne donnait pas directement sur la piscine. Le climatiseur se trouvait dans la chambre ; il mangeait la moitié de la fenêtre du côté de l'étroit passage où s'alignaient les containers à

poubelles entre les immeubles. Du séjour à peine rafraîchi émanait une odeur douceuse, insidieuse, qui ne venait pas d'eux, qui ne pourrait jamais être acceptable.

C'est sa mère et Richard qui s'étaient occupés de leur emménagement. Ils avaient vu l'appartement une première fois sans elle et l'avaient trouvé parfait. Alissa s'était contentée de faire plaisir à leur jugement le jour de la seconde visite. C'était deux semaines plus tôt, elle venait d'accoucher, le monde chavirait. L'attention qui ne faiblissait pas autour d'elle l'avait convaincue de son propre désir d'être adulte et chez elle. Le quartier était bien, la résidence claire et presque neuve, mais, dans ce presque se nichait justement cette odeur. Alissa posa le couffin sur la moquette et resta plantée là, frieuse et offensée face à l'envahissement des affaires à ranger.

Sa mère avait fini par rappeler, une heure après qu'Alissa fut remontée dans l'appartement, une heure passée à écouter les halètements inquiétants du sommeil d'Una, comme si l'espace se resserrait sur elle aussi dans la pièce aux fenêtres brouillées d'ombre derrière la masse du climatiseur. J'étais avec ton père, je divorce, s'était-elle contentée de répondre aux reproches de sa fille, ajoutant je t'expliquerai, je suis en bas, je me gare.

Elle ne pouvait pas rester longtemps, mais avait tenu à ce qu'Alissa soit au courant, dit-elle en cherchant où poser son sac dans le désordre de cartons remplis des affaires d'une jeune femme trop gâtée. Ses gestes ne révélaient pas le moindre scrupule ; elle était pareille à elle-même, sa minceur longue et sèche de fumeuse habillée comme toujours d'un chemisier blanc rentré sous la fine ceinture tressée du pantalon. Elle passa son bras rapidement au cou de sa fille restée assise en

tailleur à côté du couffin où dormait la petite sous le voile de gaze blanche. Alissa ne réagit pas, décidée à opposer tout le silence possible aux explications qui allaient venir. Sa gorge était si sèche qu'elle avait l'impression d'avaler de la sciure.

La tête abandonnée contre le dossier du fauteuil à bascule, sa mère lui raconta qu'il y avait un autre homme dans sa vie, qu'il était d'origine allemande et vivait à Sherman Oaks depuis dix ans. Elle ne disait pas où elle l'avait rencontré ni ce qu'il faisait, juste qu'elle en était dingue et voilà tout. L'ongle prune de son pouce grattait le filtre d'une cigarette éteinte qu'elle fumerait dans la voiture en repartant. Elle semblait décidée à prendre tout le temps qu'il faudrait pour bien consommer le saccage. Alissa réservait sa colère pour plus tard, pour l'instant elle écoutait sans quitter le couffin des yeux, espérant par son calme faire fléchir l'aplomb avec lequel sa mère se croyait soudain libre de faire une chose pareille.

Cela avait toujours été Alissa la beauté, la choyée. D'aussi loin qu'elle se souvenait, chaque soir de son enfance rue Den-slow, après lui avoir brossé les cheveux devant le miroir de sa chambre, sa mère lui mettait un peu de son parfum pour la nuit en lui murmurant que c'était une grâce pour la vie d'être ravissante comme elle l'était. Son regard ne s'arrêtait jamais longtemps sur sa propre image émaciée par les jeûnes ; il se glaçait alors d'une sorte de déplaisir qui fascinait Alissa, la comblait, comme une garantie sur l'amour dont elle serait toujours choyée. Et voilà que quelque chose s'inversait, lui échappait, quelque chose qu'elle n'arrivait pas encore à définir.

Sa mère s'était tue, son bras reposant joliment sur un carton éventré qui se tassait sur lui-même. La manche de son chemisier était retroussée haut sur son bras veineux où brillait

un très fin bracelet en or, mouillé de diamants. C'était un cadeau de son mari pour leurs vingt ans de mariage. Alissa songea que sa mère continuerait à le porter après le divorce, comprenant à ce détail qu'elle était bel et bien en train de les trahir.

La vision des bouleversements à venir s'imposait, et c'était comme si tout se défaisait avec la lenteur implacable d'une machine en marche. Ça veut dire que la maison rue Den-slow va être vendue ? demanda-t-elle par cruauté surtout vis-à-vis d'elle-même. Sa mère fit un mouvement badin de la main qui tenait la cigarette. Je ne sais pas ce que ton père va décider, j'imagine qu'il voudra me faire mal en la vendant. Sa désinvolture affichée devait être plus tourmentée que cela, mais l'apparence de certitude était convaincante, et étrangement sans pitié. Alissa n'en revenait pas d'avoir à subir la dureté soudaine de sa mère en ce jour de fatigue inouïe où elle avait tant besoin au contraire qu'elle la plaîne.

Tu fais ça maintenant parce que je suis partie ? Sa mère haussa les sourcils en écartant une boucle tombée sur son front. Je fais ça parce que ça se présente. Qu'espérais-tu entendre d'autre ? Rien, je dis juste que ça tombe bien que je ne sois plus à la maison. Sa mère frotta ses lèvres fardées l'une contre l'autre en dévisageant sa fille que l'émotion et la colère commençaient à submerger. J'ai attendu que tu sois installée, c'est vrai. Et il était temps, tu ne crois pas, dit-elle en sortant machinalement son briquet de son sac. Et sache que ça me rend très heureuse de te savoir comblée à ton âge. Alissa se pencha au-dessus du couffin pour ne plus voir sa mère si injuste et sereine. Une était en sueur, elle se réveillait et, en cet instant horrible où Alissa ne pouvait penser qu'à la violence qui lui était faite, la brusquerie de ses gesticulations la pani-

quait. Dans la précipitation, elle lui heurta la tête contre la poignée du couffin, s'en voulant de sa gaucherie devant sa mère, tout en espérant que celle-ci prenne la relève un instant, emporte l'enfant quelque part, ne serait-ce qu'une heure, une heure pendant laquelle elle pourrait à nouveau ne plus rien entendre, ne plus être responsable de rien. La petite hurlait, se cabrait. Alissa craignait de la lâcher, ses doigts n'arrivaient pas à défaire son soutien-gorge. C'était impossible d'être sollicitée ainsi, impossible que l'épanouissement puisse naître de cette dépendance, de cette inquiétude sans rémission ni échappatoire.

Après s'être agitée un peu, Una trouva le sein contre lequel elle renifla un dernier sanglot. Alissa entrouvrit la bouche pour laisser échapper son stress. Sa mère les observait toutes les deux avec un intense et paisible sourire. Elle posa sa cigarette et fouilla dans son sac à la recherche de son appareil photo. Mais qu'est-ce que tu fais, je pleure, s'énerva Alissa en ramenant ses cheveux sur son visage. Sa mère suspendit son geste, le dos droit, une mèche en virgule sur le front.

Je voulais prendre ma petite-fille en photo, mais si tu ne veux pas, commenta-t-elle simplement en rangeant l'appareil. À chaque capitulation, elle prenait ce ton détaché. Elle se montrait faible avec une sorte de morgue, sans doute même aurait-elle été surprise qu'on la juge faible, ou alors aurait-elle invoqué l'excuse du dévouement maternel. Ce jour-là pourtant, elle ne cédait pas, elle se désintéressait, ou du moins prenait un serein plaisir à vérifier que rien ne pouvait l'ébranler. Cela semblait d'un sadisme parfaitement calculé.

Explique-moi au moins pourquoi tu pleures, demanda-t-elle après un temps. Alissa écrasa Una dans sa chair en donnant un coup de talon dans la moquette. Tu dis depuis

toujours que ta famille est ton plus grand bonheur, alors dis-moi ce que je dois croire, s'insurgea-t-elle. C'était vrai, ou du moins c'est ce que j'ai toujours cru, mais l'amour passe, voilà tout. Alissa claqua du menton. Tu ne te demandes même pas ce que ça peut me faire à moi, rugit-elle en se relevant tant bien que mal avec la petite qui lui encomrait les bras. Les larmes l'étranglaient, le désordre l'oppressait. Sa mère leva vers elle son visage aux pommettes hautes, aux arcades profondes, tapissées de longues paupières fardées qu'énervait un imperceptible tic. Tu es vraiment culottée, constata-t-elle avec un sourire d'une compassion révoltante. Alors Alissa écarta le couffin du pied et sortit sur la galerie, sa fille plaquée contre son buste dans un réflexe de fureur égoïste de la savoir toute à elle face aux bouleversements qui menaçaient.

Le soleil s'était retiré du béton encore tiède. En bas, la surface de la piscine semblait morte sans les petites vagues de lumière ; il y flottait un mégot et le papier de bonbon qu'Alissa avait jeté tout à l'heure. La brise faisait battre le portail de la barrière de sécurité par où se faufilait un chien. Alissa prit une longue inspiration qui la calma. Elle sentait les petits ongles coupants d'Une grattouiller sa peau. Sa mère la regardait depuis la porte, ses bras croisés haut, la cigarette dans une main et le briquet à ses initiales dans l'autre. Pourquoi réagis-tu comme ça, c'est terriblement injuste, fit-elle remarquer en posant ses coudes sur la rambarde.

Alissa faillit la supplier d'arrêter, tant leur rivalité soudaine la déstabilisait. Tu ne peux pas savoir comme je suis fatiguée, prétextait-elle. On aurait dû attendre de trouver plus grand, ça n'est pas possible ici. La crispation de ses mâchoires faisait chevrotter ses paroles. Sa mère la laissa terminer en allumant la cigarette dont elle souffla la fumée en direction du chien

qu'une femme en paréo était venue récupérer. Elle céda toujours aux désirs d'Alissa qu'elle devinait avec une formidable intuition, mais cela aussi allait changer.

Si c'est un appartement plus cher que tu veux, il faudra voir avec ton père, je vais être encore plus fauchée que vous deux désormais. Comment pouvait-elle être aussi intransigeante tout à coup et surtout aussi sûre d'être capable de vivre sans argent ? La façon dont sa mère refusait de compatir au mal qu'elle lui faisait la révoltait jusqu'à la panique. Les larmes gouttaient sur son T-shirt et sur le visage d'Una ; l'angoisse tenaillait sa gorge comme une pince. La voyant si pitoyable, sa mère l'attrapa par le cou et l'attira sous son bras. Sa bouche effleura les cheveux de sa fille puis se pressa contre son oreille. Alissa s'abandonna. Les ongles prunes faisaient frissonner sa nuque en remontant jusqu'à son crâne. C'était la caresse qui l'endormait, petite, quand elle s'était énervée, avait vomi ou mal agi. Elle devinait que sa mère y retrouvait le plaisir possessif et tout-puissant de toujours, et s'en voulut d'être tellement faible, si pleine de rancœur, si triste et terrassée d'effroi. Puis Una se remit à pleurer contre sa gorge, et brusquement une crise de tétanie la saisit, lui contractant tout le bas du visage. Sa main flattant toujours son cou, sa mère lui murmura des chut raisonnables, et, calmement, lui retira la petite.

Richard allait déboucher sur la galerie – Alissa reconnaissait l'énergie avec laquelle il ouvrait les portes et ébranlait l'escalier. Il avait défait sa cravate qu'il agita comme un serpent en approchant de sa fille. Alissa l'entendait faire couiner doucement ses semelles sur le béton. Elle se tourna vers lui en écartant brusquement les mains de son visage dans un geste horrifié et accusateur de brûlée. Lui resta surpris, le sourire aux lèvres, devant sa grimace de spasmes. Sa chemise

était mouillée de grandes auréoles et ses mèches rousses bouclaient sur son front. Il prit Una que sa belle-mère lui tendait avec une œillade rassurante, la cala dans ses bras et lui donna son doigt à sucer. Sur la galerie du deuxième, quelqu'un, sans doute l'homme de tout à l'heure, jeta une ombre par-dessus la rambarde. Il avait dû laisser sa porte ouverte, car on entendait la musique métallique d'un générique en noir et blanc. Alissa courut se réfugier sur son lit.

Il faisait sombre dans la chambre, c'était intolérable à quel point l'appartement était sombre. Alissa remonta le drap sur sa tête pour se protéger du frisson du climatiseur. Du séjour lui parvenaient les cris de plus en plus éraillés et insistants de la petite, alors que la tétanie, rassurante comme un refuge, tirait inlassablement sur ses muscles.

Tout près de sa hanche, le matelas se creusa sous le poids de sa mère. Elle lui avait apporté un sac plastique qu'Alissa entendait se froisser près de son visage. Respire un moment là-dedans, ça va faire passer la crise, dit-elle en saisissant sa fille par l'épaule pour la retourner sur le dos. Alissa vit dans un grand vertige moiré de larmes la main de sa mère cherchant à lui appliquer le sac sur la bouche, les cartons empilés contre le crépi de la chambre et, loin au-dessus d'elle, le visage roux de Richard pressé contre la tête d'Una hoquetant dans son cou. Il lui sourit, encourageant et inquiet, insistant. Tu vois bien que je ne peux pas la prendre, sanglota Alissa en inspirant âprement dans le sac plastique.

Le soir commençait à tomber quand elle se réveilla. Les vibrations du climatiseur créaient un étrange silence de surdité. Alissa crut que sa mère avait emmené Richard et la petite, et ce soupçon la fit bondir hors du lit. De les trouver

tous les trois dans le séjour raviva curieusement sa rancune. Le soleil était tombé à l'horizon des fenêtres, jetant à travers la pièce de longues ombres d'étagères et de meubles pas encore montés. Le ventilateur tournait lentement au ras du plafond comme entraîné par son propre poids. Sur l'ordinateur resté allumé dans un coin de la pièce s'égrenait la ronde des photos du mariage, ce sempiternel bonheur : elle et lui en blanc cassé sur la plage de Topanga, dans une lumière de fin d'automne qui noircissait la mer.

En la voyant sur le seuil de la chambre, Richard lui adressa une moue de baiser les yeux rivés sur l'image au son presque inaudible qui grésillait sur le téléviseur. Il retenait d'une main Una endormie de tout son long sur sa poitrine. Un biberon à moitié vide était appuyé contre un pied du canapé où se déployait lentement une couche sale. Juste à côté, dans le fauteuil à bascule, sa mère, la chaîne de son sac accrochée à l'épaule, posait sur elle un regard inédit. Tu as dormi, constata-t-elle en se relevant à demi pour empoigner et secouer affectueusement l'épaule de son gendre en annonçant que cette fois, elle y allait. Richard lui attrapa le bras qu'il laissa filer en un geste caressant. Sous le poids léger d'Una, son corps semblait repu. Il lança encore une œillade à sa belle-mère, puis tendit la main vers Alissa pour l'inviter à admirer la petite. Regarde comme elle est bien, dit-il en se redressant précautionneusement pour ne pas l'écraser. Sa chemise plissait dans son dos ; il était hirsute et pâteux, les yeux mouillés par les bâillements.

Il faisait doux sur la galerie maintenant baignée de rose. Les gens étaient en train de rentrer, on entendait claquer les portières et aboyer un chien, et Alissa se sentit soudain incapable de rester seule avec Richard et la petite. Je dois filer, je

De tout cœur je remercie :
la Maison des écritures de Lombez pour son accueil,
le comité de Pro Helvetia pour son soutien,
Valérie et Randy Trumble pour leur hospitalité,
Jean-Luc Badoux pour son accompagnement de toujours,
et le Mercure de France pour sa fidélité.